



Opéra
en concert

13 décembre
→ 02 janvier
2022



opéra de Lyon

Direction musicale
Stefano Montanari

Mise en scène
Deborah Warner

Le Messie

Georg Friedrich Handel

Le Messie

Georg Friedrich
Händel

Oratorio

HWV 56, 1742

Livret de Charles Jennens

Reprise de 2012 – Création à l'English National Opera

Coproduction English National Opera

Inspiré de textes bibliques de l'Ancien et du Nouveau Testament adaptés en anglais par le librettiste Charles Jennens, le Messie célèbre la vie du Christ en trois parties (Annonciation et naissance, Passion et Résurrection, et enfin Rédemption) pour une cinquantaine de récitatifs. L'œuvre, composée en trois semaines, créé à Dublin en 1742 puis réécrite de nombreuses fois par le compositeur-même au gré des circonstances, est traditionnellement jouée pour les fêtes de Pâques ou lors de la période précédant Noël. Son importance dépasse les frontières de la musique sacrée.

Direction musicale Stefano Montanari	Soprano Anna Devin
Mise en scène Deborah Warner	Alto Christine Rice
Décors Tom Pye	Tenor Allan Clayton
Lumières Jean Kalman	Basse Christopher Purves
Chorégraphie Kim Brandstrup	Orchestre, Chœurs et Maîtrise de l'Opéra de Lyon
Vidéo Lysander Ashton (59 Productions)	Chœur d'habitants de la ville et de la Métropole de Lyon

À l'Opéra de Lyon

Décembre 2021

Lundi 13

– 19h30

Mercredi 15

– 19h30

Vendredi 17

– 19h30

Dimanche 19

– 16h

Mardi 21

– 19h30

Jeudi 23

– 19h30

Mardi 28

– 19h30

Jeudi 30

– 19h30

Janvier

2022

Dimanche 2

– 16h

Durée
**3h15 dont
entractes**

Langue
**En anglais,
surtitré en français**

Âge
Dès 14 ans

**Rendez-vous
autour
des spectacles**

L'École
du spectateur
**Lundi 13
décembre
– 18h**

Composé en 1741, le *Messie* marque un renouveau dans la carrière de Georg Friedrich Händel. C'est-à-dire déjà une fin : le renoncement à sa longue série d'opéras seria en italien, fruits de ses premières influences qui firent en grande partie sa gloire mais dont les derniers titres, *Imeneo* et *Deidamia*, ne connurent qu'un piètre succès à Londres, où le compositeur réside à l'époque. Au tournant des années 1740, Händel se trouve donc immergé dans une période de recherche. Il butine d'un genre à l'autre : le mélange du seria et du buffa, des concertos, l'*Ode à Sainte-Cécile*, l'ode à forme hybride L'Allegro, *il Penseroso ed il Moderato*, et bien sûr l'*oratorio* en anglais.

C'est ce genre, ici religieux, esquissé depuis 1733 avec *Esther* et qu'il avait repris en 1739 avec *Saül*, qui va ressusciter la vitalité créatrice du natif de Halle le temps d'une décennie.

L'opéra en embuscade

Laissant la part belle aux cinq solistes qui s'aventurent volontiers dans des colorations, tendant vers des progressions

dramatiques propres au lyrique sans exposer toutefois de trame explicitement scénique, cet oratorio se situe à la croisée des influences et dilemmes du compositeur, entre Venise et Londres, l'église et le théâtre. Dans la fosse de l'Opéra de Lyon, le chef italien Stefano Montanari, spécialiste de musique de chambre ainsi que de violon baroque et rompu à la charnière entre ce genre et la période classique, dirigera ce qui est considéré comme l'œuvre la plus aboutie de Händel.

Un Messie à visage humain

La forme oratorio proscrit la mise en scène : pas de spectacle, pas de décor pour la musique sacrée qui nécessite une écoute recueillie. La gageure consiste alors à tisser au plateau une intrigue théâtralement forte sans tomber dans un barnum de grande foire où déités et humains avancent sans véritable pouls dramatique. La Britannique Deborah Warner, dont ce *Messie* est ici la reprise d'une production créée en 2012 à Lyon en coproduction avec l'English National Opera, s'empare

de la complexité de l'œuvre avec la simplicité de traitement et la vision moderne qui caractérisent son travail, aussi bien au théâtre qu'à l'opéra. De l'annonciation pastorale du Christ jusqu'à l'hôpital de son agonie, la metteuse en scène fait briller le *Messie* par sa facette humaine, et s'il faut parler d'universalité, c'est à partir de cette figure hors normes que Warner parvient à refléter l'évolution du plus grand nombre.

Deborah Warner et *Le Messie*

« Il faut en permanence se demander ce qu'est le théâtre, et il faut sans cesse le réinventer » dit Deborah Warner. « L'oratorio c'est du théâtre, l'opéra c'est du théâtre, une installation peut être du théâtre. Ce qui importe, c'est que la forme soit continuellement remise en question. »

C'est un principe qui a conduit Deborah Warner à explorer toutes les formes de représentation au-delà des définitions et des frontières habituelles, élargissant les œuvres d'art à différentes formes de vie dans de nombreux espaces différents à travers le monde. En collaboration avec la actrice Fiona Shaw, elle a mis en scène le poème *The Waste Land* de T. S. Eliot dans des lieux choisis en Europe, aux États-Unis et en Australie, notamment à l'École des Beaux-Arts de Paris ; pour la MC 93 de Bobigny, elle a transformé *Journal d'un disparu*, cycle pour ténor de Janáček, en un drame dont l'action impliquait aussi le pianiste ; et en 2000, pour l'English National Opera de Londres, elle a insufflé dans la *Passion selon saint Jean* de Bach des images reflétant l'essence de l'oratorio, tout en l'enrichissant d'une dimension visuelle et narrative.

À la suite du succès de ce projet, Deborah Warner se tourna vers le contemporain de Bach, Haendel et son oratorio *Le Messie*, dans une mise en scène créée à l'English National Opera en 2009, avant d'être donnée à Lyon en 2012. Dix ans après, la production revient dans une reprise qui développe le concept originel, avec une nouvelle distribution.

L'oratorio de Haendel est célèbre en Europe, mais il a un sens particulier pour le public britannique. Depuis sa création en 1742, il est au cœur de la culture de la nation protestante, et donné tous les ans – souvent à Noël – par des centaines de chœurs amateurs ou professionnels dans tout le pays. Deborah Warner est issue d'une famille de quakers, pour qui le culte repose sur la méditation silencieuse plutôt que sur le chant collectif – mais cela lui permet de se confronter au *Messie* avec une certaine fraîcheur, et sans présupposés.

« Bien sûr, je connaissais une grande partie de la musique, mais ce n'est pas quelque chose que j'ai dans le sang, je ne ferais la queue pour le concert annuel de la chorale locale : si c'était le cas, je pense que j'aurais trouvé cela beaucoup plus difficile à traiter. J'ai besoin de quelque chose d'autre pour me stimuler. J'ai accepté le défi parce que je me sentais appelée à développer le travail que j'avais fait sur la *Passion selon saint Jean*, et

c'est plutôt passionnant que *Le Messie* soit devenu quelque chose de très différent. Evidemment, par exemple, *Le Messie* n'a pas la trame narrative claire de la *Passion selon saint Jean*. À Lyon, nous enrichissons le développement par un fil narratif qui parcourt les trois parties de ce triptyque, mais nous espérons qu'il émergera avec subtilité plutôt que trop ouvertement.

Je peux comprendre les doutes que l'on peut avoir sur la nécessité de mettre en scène un oratorio comme *Le Messie*, mais je remarque que Haendel avait vingt-cinq ans d'opéra derrière lui lorsqu'il avait composé son oratorio et qu'il pouvait soutenir l'hypothèse que chacun savait ce dont il était question dans le texte. Il s'attendait à ce qu'il soit représenté et non pas seulement chanté. Quelque part, et c'est intéressant, il en a même parlé comme d'un « divertissement », ce qui ne veut pas dire que j'en fais une « comédie musicale ».

Notre but est d'offrir des éléments visuels pour aider le public à entendre la musique de façon plus profonde. Bien sûr, je ne souhaite pas détourner l'attention de la musique, et je veux que ce que nous faisons soit ouvert et laisse assez d'espace pour que chacun, selon son imagination, puisse donner sa signification. Ce n'est pas la première tentative de mise en scène du *Messie* : à Vienne, j'ai vu une version qui commençait

par les funérailles d'un suicidé, suivie de toute son histoire. Pour moi, cela ne fonctionnait pas, et mon approche n'est pas aussi directe : un ou deux moments peuvent frapper et même être déstabilisants, mais la plupart du temps, le spectacle sera simplement calme et simple, et très bellement chanté.

La question fondamentale est celle-ci : qui sont ces gens qui chantent pour nous ? Tout ce que je sais, c'est que Haendel a donné cette musique à des humains, non à des anges, et j'ai voulu que chaque participant au spectacle y apporte sa propre personnalité. Pour moi, c'est l'une des joies de la musique religieuse : nous chantons peut-être tous à partir de la même feuille d'hymnes, mais nos relations avec ces feuilles d'hymnes sont entièrement différentes, et il a été très passionnant de travailler avec de choristes qui savent s'exprimer eux-mêmes, individuellement. »

Catholiques, musulmans... et même athées ne se sentiront pas exclus. « On n'a pas besoin d'avoir la foi pour ressentir le de pouvoir du *Messie*, même si beaucoup de gens peuvent être blindés contre elle. Mais une jeune mère a un bébé – quoi de plus universel, de plus heureux que ça ? »

Deborah Warner est exceptionnelle parmi les grands metteurs en scène d'aujourd'hui, elle n'est jamais allée à l'université, mais elle a

suivi une formation de régisseur. Rigoureusement pragmatique et fascinée par les aspects techniques du théâtre, elle assiste à pratiquement à chaque représentation de ses productions et continue à y travailler tout au long de leur existence. Pour elle, le processus de répétition est aussi important que ce que le public voit à la fin. « Il ne s'agit pas de dire aux gens où ils doivent se tenir, mais d'ouvrir le texte et de lui poser toutes les questions qu'il peut receler. Le seul danger est de ne pas être assez courageux ou ouvert. Le bon goût n'a pas sa place en salle de répétition : il faut être prêt à risquer absolument n'importe quoi. »

« Ce qui est ressorti de notre travail sur *Le Messie*, c'est son caractère shakespearien : il est empli de toute chose et du monde entier. Et bien qu'il s'agisse de foi, l'œuvre pose autant de questions qu'elle n'apporte de réponses. Le point de départ est très important : le ténor chante *Comfort ye, my people* [Consolez mon peuple], mais il n'est pas vraiment à l'aise ou confiant face à cette injonction. Je pense qu'il se trouve dans une posture difficile, peut-être en lien avec la crise dans laquelle nous nous trouvons actuellement. »

**Texte et propos recueillis
par Rupert Christiansen**